



Par Claude Keiflin

Tout à fait exceptionnellement dans cette rubrique de portraits, nous ne publions ni leurs noms, ni leurs photos. Leurs prénoms mêmes ont été changés, pour éviter qu'elles ne soient victimes de représailles. Myriam et Nadia se sont adressées à l'association International Women's Rights (\*), pour trouver aide, conseils et soutien dans leur volonté de s'affranchir de l'obscurantisme de leur milieu. Nées au **Maroc**, les deux jeunes femmes ont grandi en France dont elles ont adopté les moeurs et la culture. Hélas, dans certains milieux, dans les quartiers à forte proportion de population immigrée, les notions d'indépendance et d'épanouissement personnel n'entrent pas en ligne de compte dès lors qu'il s'agit de l'éducation des... filles. Myriam, qui a obtenu la nationalité française par naturalisation, est tirée d'affaire. Elle a décidé, par son témoignage et son intervention, d'aider son amie d'enfance Nadia, qui emprunte le même chemin qu'elle, semé d'embûches. « Quand j'étais petite, on m'envoyait le dimanche matin au cours d'arabe, à la mosquée, raconte Myriam. On nous faisait apprendre le Coran par coeur. Je n'y comprenais rien ». D'origine berbère, elle ne parle pas l'arabe. A l'école coranique, garçons et filles sont mélangés jusqu'à l'âge de huit ans.

## Quand mon père rentrait de la mosquée

« Souvent, l'imam nous frappait avec une branche d'arbre. Mon père aussi me corrigeait, avec une ceinture, une chaussure, un bout de corde, quand il estimait que mes résultats à l'école n'étaient pas assez bons. Parfois même, il me mordait au bras. Lorsque les professeurs demandaient des explications sur les contusions, les parents inventaient des histoires : je tombais souvent dans les escaliers à l'époque... » Les assistantes sociales auxquelles Myriam raconte ses déboires sont sidérées. Elles ont du mal à la croire. Devant la complexité des démarches à entreprendre pour engager une procédure, Myriam se décourage et décide d'attendre sa majorité. Ses parents ne sont pas spécialement méchants ou tortionnaires. « Ils sont même formidables lorsqu'ils ne sont pas sous l'influence de la religion. Mais, quand mon père revenait de la mosquée, il n'était plus le même. Les hommes de notre milieu sont très influençables. Mon père assenait à ma mère analphabète des textes religieux, pour qu'elle se taise. « Le Coran dit que ton deuxième dieu, c'est ton mari. Si tu t'opposes à l'éducation religieuse de ta fille, tu iras en enfer », lui disait-il. Les imams et les musulmans intégristes persuadent les fidèles que la foi est une chose privée et que rien ne doit transpirer à l'extérieur. Ils peuvent ainsi donner libre cours à leur perversité et à leur sadisme ». La mère de Myriam finit par convaincre son mari de déménager. « Depuis, il est beaucoup moins violent », témoigne Myriam.

Elle déteste le mode de vie qu'on lui impose. A l'âge de huit ans, on l'oblige à porter le foulard pour aller à l'école. Elle l'enlève dès qu'elle est hors de vue. Son amie Nadia est la seule de sa classe à porter le foulard pendant les cours. Ses parents lui interdisent même de l'enlever à la maison. Elle n'a pas le droit d'aller chez sa copine qui habite le même quartier. Les sorties scolaires sont interdites aux deux adolescentes. Leur univers est borné par l'école, la maison et la mosquée. Les activités artistiques sont bannies. Chanter ? « Celui qui chante dans la vie se retrouvera, après sa mort, sur une scène en train d'aboyer », prétendent les intégristes. Peindre ? « Il n'y a que Dieu qui puisse insuffler vie à un personnage ». Le théâtre est synonyme de « débauche ».

## La peur permanente des grands frères

« Les intégristes diffusent une culture du malheur : tout ce qui peut apporter un certain épanouissement est mauvais. Petites, nous étions toujours solitaires dans notre coin. Pas étonnant que Nadia ait aujourd'hui tant de mal

à s'extérioriser », dit Myriam, beaucoup plus volubile que son amie grâce à la thérapie des cours de théâtre suivis en cachette. « A 14 ans, poursuit Myriam, j'étais à bout. Dans les cinq prières quotidiennes qu'on m'obligeait à réciter, je demandais à mourir. Ça ne m'intéressait pas de continuer à vivre dans ces conditions ». Alors que certaines de ses copines acceptent un mariage arrangé, pour échapper à l'emprise des parents, Myriam se rebelle. A 18 ans, elle quitte le domicile familial, menaçant ses parents, qui veulent l'en empêcher, d'interrompre ses études. Elle s'inscrit à un cours d'enseignement à distance, passe son bac. Sur son lieu de travail, elle rencontre un garçon, un Français, grandi comme elle en HLM. Ils sortent ensemble. « Ma mère le savait. Mon père préférait faire semblant de l'ignorer, pour ne pas être accusé de couvrir le péché de sa fille qui fréquente un non-musulman ». Les deux jeunes gens se sont mariés en urgence, il y a un an, après une agression de Myriam par son frère. Depuis son mariage, sa famille a coupé toute relation avec elle. « Nos frères sont aussi maltraités que nous lorsqu'ils sont petits. Ils sont juste un peu plus libres d'aller et de venir. Ils changent en grandissant. Ils prennent la place du père : souvent sans formation et sans travail, ils vivent au crochet des parents et s'imaginent investis de la mission de diriger la vie de tous les membres de la famille ». Nadia, qui a elle aussi quitté le domicile familial, est hébergée dans un foyer. Elle vit dans la peur permanente de ses frères. Souffrant de la séparation avec sa petite soeur, elle est retournée un jour à la maison, accompagnée d'un psychologue. « Si tu étais venue seule, je t'aurais tuée », l'a menacée son frère. La seule façon de calmer les frères est de les menacer d'appeler la police ou de s'adresser à un avocat, ce que les deux jeunes femmes n'hésitent pas à faire... Nadia aussi fréquente un jeune français. Elle espère que son histoire d'amour aura la même conclusion heureuse que celle de Myriam.

## Découvrir la culture du peuple berbère

« Nos parents se trompent lorsqu'ils imaginent que nous voulons notre indépendance pour coucher avec n'importe qui », dit Myriam qui cultive quelques bonheurs simples : le théâtre, la peinture, la mosaïque, les voyages, l'approfondissement de sa culture berbère. « Mon mari est attiré par l'Orient. Moi, je préfère les civilisations française, scandinave, anglo-saxonne... Néanmoins, j'aimerais aller au **Maroc** découvrir la vraie culture du peuple berbère, qui excelle dans le travail manuel. Lorsque j'étais petite, on nous racontait de belles histoires berbères, des contes très drôles ». Sa religion, Myriam ne la pratique plus, mais elle aime bien fréquenter les églises, pour l'art religieux. « Depuis l'adolescence, je crois à la réincarnation. Je me suis tournée vers le bouddhisme, mais sans excès. Dévorer des livres de spiritualité, de philosophie, de psychologie, d'art, était pour moi un échappatoire ». Lorsqu'elle aura des enfants, Myriam ne leur imposera pas de religion. Ils choisiront à l'âge adulte. « Mais je leur donnerai probablement des prénoms français ». Nadia, elle, vit encore en plein cauchemar. La nuit, dans son sommeil, elle récite le Coran ! Sa grand-mère, morte depuis 15 ans, lui apparaît en rêve, s'assied sur une chaise à côté du lit et lui sourit. La jeune femme, encore étudiante, y voit un encouragement, même si elle n'arrive pas à imaginer son avenir autrement que sombre. « Il ne faut pas laisser une miette de ta vie au malheur, lui conseille Myriam. Nous avons encore des rêves, ils n'ont pas réussi à les tuer. Celles qui souffrent le plus sont celles qui n'ont plus la possibilité de rêver, comme les femmes afghanes ».

C.K.